Avni Gideon,
The Byzantine-Islamic Transition in Palestine. An Archaeological Approach.

Oxford, Oxford University Press (Oxford Studies in Byzantium), 2014,
xvi-424 p.
ISBN : 978-0-19-968433-5

Ce livre constitue une contribution essentielle à l'histoire de la Palestine entre le VI^e^ et le XI^e^ siècle. Il faut donc comprendre la notion de « transition entre Byzance et l'Islam » comme un processus de longue durée (cette approche se justifie par les données rassemblées dans l'ouvrage), et non comme une simple référence aux conquêtes arabes et à l'établissement du pouvoir omeyyade, même si les questions relatives à cette période restent centrales. La zone étudiée se partage entre Israël (qui a fait l'objet des recherches les plus complètes), les territoires palestiniens, et la Jordanie, et correspond aux divisions administratives de la région à l'époque byzantine, à savoir les provinces de Palaestina Prima, Palaestina Secunda, Palaestina Tertia, Provincia Arabia et Phoenice Maritima (redécoupées plus tard en Jund Filasṭīn, Jund al-Urdunn et Jund Dimašq).

En proposant une synthèse des fouilles de quelque six cents sites entreprises ces dernières décennies dans cette région [(1)] – fouilles qui, contrairement à ce qui était trop souvent le cas auparavant, n'ont pas négligé la haute période islamique –, Avni parvient à donner une image de l'histoire de la Palestine qui, à certains égards complète, et à d'autres égards diffère, de l'image qu'en donnent les sources narratives. L'ouvrage aborde d'ailleurs, dès le prologue (notamment p. 6-8), la délicate question des relations entre sources littéraires et données archéologiques. C'est un enjeu méthodologique qui informe l'ensemble du livre, et plus généralement les recherches actuelles sur le passage de la souveraineté byzantine à la souveraineté arabo-islamique en Palestine et en Syrie (*The Byzantine-Islamic Transition in Palestine* constitue de ce point de vue un complément naturel à l'étude d'Alan Walsmley, *Early Islamic Syria. An Archaeological Assessment*, Londres, Duckworth, 2007) [(2)]. Il est en effet devenu de plus en plus courant de s'appuyer sur la documentation matérielle, ce qui permet de poser des questions classiques, généralement formulées de manière très générale (y a-t-il eu rupture ou continuité entre l'époque byzantine et l'époque arabo-islamique ?, assiste-t-on à un déclin ou à un essor de la région, avant ou après les conquêtes arabes ?) d'une manière plus précise, admettant des réponses à la fois plus étayées et plus circonscrites : on s'intéressera ainsi à l'expansion ou la contraction de l'occupation sédentaire, ou à l'arrêt, le développement ou la reprise des échanges économiques, etc.

Le changement de paradigme dans les méthodes et les approches va ainsi de pair avec un changement de paradigme dans les analyses, comme le montre le chapitre 1 (« Shifting Paradigms for the Byzantine-Islamic Transition », p. 11-39). Avni déplore fort justement l'absence de dialogue, jusqu'à une date récente, entre historiens et archéologues, et sa critique ne concerne pas seulement la négligence des données archéologiques par les historiens. Le problème, en effet, a aussi pu venir des archéologues eux-mêmes : « until the 1980s archaeologists accepted the traditional historical paradigms without question and went along with the theory that most settlements in Palestine were destroyed or went into decline during the Arab conquest or shortly afterwards » (p. 30).

Or, une telle interprétation des données n'est plus tenable, avant tout en raison d'une remise en cause profonde des méthodes de datation des objets en céramique et en verre : grâce notamment aux travaux d'Alan Walmsley et de Jodi Magness, on a en effet pu montrer que de nombreux objets, que l'on croyait auparavant typiques de l'époque byzantine, pouvaient dater du IX^e^ siècle, et même au-delà – bel exemple de continuité dans la culture matérielle (p. 31-35). Beaucoup reste à faire pour améliorer et préciser ces méthodes de datation, mais on sait au moins que l'ancienne chronologie doit être abandonnée.

L'analyse des données conduit Avni à proposer une thèse en trois volets, qu'il conviendra aux spécialistes de discuter de manière approfondie, mais qui paraît devoir être prise très au sérieux : 1) les V^e^ et VI^e^ siècles représentent une période de prospérité en Palestine ; il n'y a donc pas lieu de parler d'un déclin de la région au VI^e^ siècle ; 2) les conquêtes arabes n'ont pas laissé de traces repérables par l'archéologie (cela n'implique pas qu'elles n'ont pas eu lieu, voir *infra*), et le VII^e^ siècle se caractérise par une continuité remarquable entre l'époque byzantine et l'époque

(1) Idéalement, des fouilles aussi exhaustives que celles menées en Israël devraient être entreprises dans les autres pays du Proche-Orient, en particulier en Syrie et en Iraq, de manière à nous donner une image plus complète de l'histoire des débuts de l'islam. Avni compare les résultats des fouilles discutées dans l'ouvrage avec ceux des fouilles déjà menées en Syrie, et il note de nombreuses similitudes, suggérant que les autres régions du Proche-Orient pourraient avoir connu un destin comparable à la Palestine (p. 295-299). Il serait néanmoins préférable d'avoir une confirmation empirique de cette hypothèse. Hélas, le destin actuel de cette région fait craindre que cela soit impossible avant longtemps.

(2) Compte rendu Cl. Hardy Guilbert, BCAI 24, 2008.

BCAI 30 (2016) Avni Gideon: The Byzantine-Islamic Transition in Palestine. An Archaeological Approach., recensé par Guillaume Dye
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

omeyyade ; 3) le déclin économique de la Palestine doit être situé au XIe siècle, et s'explique surtout par l'instabilité politique de l'époque. Ces analyses, qui sont valables de manière générale, doivent cependant être nuancées, puisqu'il n'y a pas un modèle d'évolution ou de développement unique, les zones géographiques concernées, ou même différentes villes ou différents villages dans une même zone, ont pu connaître des destins différents.

Le chapitre 2 (« From Polis to Madina: The Evolution of Large Urban Communities », p. 40-106 – une référence, bien sûr, à l'article séminal de Kennedy (3), discute la transformation du paysage urbain en se concentrant sur l'exemple de quatre villes importantes : Césarée Maritime (p. 41-55), Beth Shean (Scythopolis, p. 55-71), Tibériade (p. 71-93) et Jarash (Gerasa, p. 93-98). Les résultats des fouilles confirment en partie le schéma de Kennedy : les villes ont continué à jouer un rôle central entre l'époque byzantine et l'époque islamique (p. 101), mais on note, au moins dans certains cas, un ralentissement ou un arrêt des constructions monumentales à partir du milieu du VIe siècle. Doit-on en conclure que cette évolution de l'urbanisme est le signe d'un *déclin* ?

C'est là une idée assez courante, qu'Avni ne partage pas. Il considère en effet nécessaire de nuancer le lien entre changement urbain et déclin. Selon lui, une évolution dans l'urbanisme n'est pas nécessairement le symptôme d'une baisse de la prospérité ou de l'activité économique : cela peut simplement indiquer un changement dans les valeurs et les attitudes attachées au paysage urbain (p. 97). Par exemple : même si la chronologie de l'évolution de Césarée est débattue, il semble acquis que le déclin de cette cité ne commence qu'au VIIe siècle – sans pour autant être directement lié aux invasions arabes – la cause du déclin est plutôt à chercher dans les changements administratifs introduits par le pouvoir islamique, et le transfert du centre politique et administratif à d'autres cités (p. 48) ; le déclin de Tibériade date du XIe siècle (p. 87) ; Jarash reste visiblement prospère tout au long des VIIe et VIIIe siècles ; il n'y a pas de signe de déclin à Jérusalem avant les IXe et Xe siècles (p. 102), l'instabilité et le déclin s'accélérant en fait surtout durant la seconde moitié du XIe siècle.

Avni défend donc vigoureusement un modèle de continuité : le passage de *polis* à *madīna* n'est pas lié à des bouleversements politiques ou à des changements brusques (comme ceux souvent attribués par le passé à l'épidémie de peste à partir de 541, ou aux conquêtes perses et arabes), ou à des catastrophes naturelles (pourtant bien réelles, comme les assez nombreux tremblements de terre, qui ne semblent toutefois pas avoir eu, en règle générale, d'impact à long terme sur la région (p. 325-327)). Il s'agit plutôt d'une lente évolution des affiliations culturelles et religieuses des différents secteurs de la population (p. 13-14), ainsi que d'un « very prolonged process that started with gradual changes in the common conceptual and aesthetic values of Roman classical urbanism (ce changement est discernable dès la fin du IVe siècle) and ended with the milder Byzantine attitude of 'comfortable disorder' in urban planning » (p. 105). Ce processus s'est intensifié avec l'introduction progressive d'activités industrielles et commerciales dans les zones urbaines, comme on le voit au VIe siècle. Cette évolution, lente mais continue, modifie substantiellement le paysage urbain entre l'époque byzantine et le XIe siècle.

Cette analyse est probablement l'aspect de l'ouvrage qui suscitera le plus de débats, notamment parce que l'explication avancée par Avni n'est pas forcément incompatible avec une contraction de l'activité économique, au moins dans certaines zones. Peut-être doit-on d'ailleurs suspecter un lien entre, par exemple, le rétrécissement des rues et la contraction de l'activité économique, très vraisemblable dans la région suite au déclin du commerce international en Méditerranée orientale au VIIe siècle. Avni reconnaît bien sûr la possibilité d'un tel déclin, mais il y voit surtout un phénomène temporaire, le commerce retrouvant une plus grande vigueur dès les VIIIe et IXe siècles (p. 291). Quoi qu'il en soit, les réflexions d'Avni méritent d'être discutées de manière approfondie, et devraient pousser aussi bien les tenants que les adversaires de la thèse du « déclin » à proposer des critères plus fins pour étayer leurs théories : nombre de débats relatifs à l'Antiquité tardive ressemblent malheureusement à des querelles de sensibilités entre, d'une part, les partisans d'une Antiquité tardive « douce » et œcuménique, majoritaires dans le monde académique anglophone (et qui réagissent aux excès des conceptions catastrophistes antérieures) et, d'autre part, les partisans d'une Antiquité tardive qui ne serait pas si douce ou idyllique que cela (et qui entendent réagir aux excès des précédents) (4). Avni se range résolument dans la première catégorie, et même si son argumentation est très étayée, on peut se demander si elle n'est pas un peu déséquilibrée. Il convient toutefois de lui accorder le point suivant : si ce sont bien des facteurs liés à l'instabilité politique (raids bédouins,

(3) Hugh Kennedy, « From Polis to Madina : Urban Change in Late Antique and Early Islamic Syria », *Past and Present* 106, 1985, p. 3-27.

(4) Voir, par exemple, Polymnia Athanassiadi, *Vers la pensée unique. La montée de l'intolérance dans l'Antiquité tardive*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, p. 21-41.

BCAI 30 (2016) Avni Gideon: The Byzantine-Islamic Transition in Palestine. An Archaeological Approach., recensé par Guillaume Dye
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

conflit entre Abbassides et Fatimides, etc.) qui sont responsables, avant même les croisades, du déclin de la Palestine au XIe siècle (p. 341-343), alors on doit se demander pourquoi des phénomènes *en apparence* comparables (guerres sassano-byzantines, conquêtes arabes) n'ont pas conduit à un résultat similaire.

Le chapitre 3 (« A Tale of Two Cities: Jerusalem and Ramla in the Early Islamic Period », p. 107-190) étudie Jérusalem (p. 109-159) et Ramla (p. 159-188), et propose un contraste habile entre deux cités, certes géographiquement proches (elles ne sont séparées que par une cinquantaine de kilomètres), mais dont l'une est une centre religieux millénaire et l'autre une capitale administrative fondée en 715. Parmi la multitude de faits et d'analyses remarquables dont on peut se délecter à la lecture de ce chapitre, signalons l'analyse de l'expansion urbaine – dans et autour de Jérusalem – entre le IVe et le VIIe siècle (p. 114-116), et l'attention toute particulière portée à la composition ethnique ou religieuse des cités. On constate que si la continuité de la présence chrétienne à Jérusalem n'a nullement été mise en péril par la conquête arabe, il semble que l'équilibre entre les différentes confessions chrétiennes ait été sensiblement modifié, les « minorités » nestoriennes, jacobites, coptes ou arméniennes se développant substantiellement à l'époque islamique (p. 127). Par ailleurs, si Jérusalem et Ramla sont deux villes « multiculturelles », elles le sont chacune à leur manière : on note ainsi, à Jérusalem, une claire division des quartiers selon des affiliations ethniques ou religieuses, alors que Ramla ne connaît pas une telle ségrégation (p. 178-180). Avni considère d'ailleurs que la majeure partie de la population de la Palestine reste chrétienne jusqu'à l'époque des croisades (p. 131, 337). Le paysage religieux de la Palestine et sa très progressive islamisation reste un thème discuté tout au long de l'ouvrage (les principales conclusions étant résumées p. 331-337).

La discussion du Mont du Temple (p. 131-137) est sans doute un peu rapide [5] ; rappelons qu'il s'agit du seul endroit à Jérusalem témoignant d'un changement significatif du paysage urbain que l'on puisse directement lier à la conquête arabe [6].

Les fouilles ont souvent eu tendance à se concentrer sur les villes importantes, ce qui peut se comprendre, mais cela pose néanmoins un sérieux problème : la majeure partie de la population de la Palestine tardo-antique vivait dans des fermes, des villages (ou des groupes de villages), des petites villes, sans compter d'autres modes de peuplement comme les monastères [7]. Il serait donc très réducteur de se limiter à une étude de l'habitat urbain. Fort heureusement, il y a eu aussi de nombreuses fouilles dans les zones rurales, et elles peuvent apporter des informations très instructives. Le très long chapitre 4 (« The Changing Land: Settlement Patterns and Ethnic Identity », p. 191-299) en fait justement la synthèse.

Ici encore, il convient de revenir sur certaines hypothèses antérieures. À quelques exceptions près [8], on ne constate nul déclin au VIe ou au VIIe siècle – rien, en tout cas, qui semble dû à la conquête arabe [9]. On ne voit pas non plus d'éléments qui indiqueraient que les prémices du déclin devraient être situées à l'époque omeyyade. On distingue avant tout une grande diversité concernant l'évolution des différents sites : si les régions côtières ont souffert des attaques byzantines et d'un déclin de leur participation au commerce international, l'intérieur des terres s'est, en grande partie, développé (avec quelques exceptions, naturellement). Par exemple, après le VIIe siècle, la production d'huile d'olive en Palestine s'accroit, et rien n'indique que celle de vin se tarisse (p. 206-207).

Le Néguev connaît un destin contrasté : la partie occidentale se développe, alors que le nord-est connaît stagnation et déclin après le VIIIe siècle (p. 257) – le déclin le plus spectaculaire, pour ne pas dire l'effondrement de la région, étant cependant à situer, à nouveau, au XIe siècle (p. 287). Mais notons surtout l'un des résultats les plus intéressants des fouilles abondantes dans le Néguev : rien n'indique l'existence d'un commerce à grande échelle entre l'Arabie et la Méditerranée à l'aube de l'islam (p. 286). Les données fournies par l'archéologie corroborent ici

(5) Curieusement, Avni ne mentionne pas un fait hautement significatif, à savoir que l'église du Kathisma, dont il parle à plusieurs reprises, constitue le modèle architectural du Dôme du Rocher. Cf. Rina Avner, « The Dome of the Rock in Light of the Development of Concentric Martyria in Jerusalem: Architecture and Architectural Iconography », *Muqarnas* 27, 2010, p. 31-49 (un article absent de la bibliographie, pourtant particulièrement fournie, p. 365-414).

(6) Le reste de la ville ne montre en effet aucune trace de discontinuité entre l'époque byzantine et l'époque arabe.

(7) On connaît plus de quatre cents églises et monastères en Palestine, et environ cent cinquante en Jordanie (p. 200).

(8) Par exemple Sepphoris (Ṣafūrīya), en Galilée, ou toute la région d'Ascalon, dans la bande de Gaza, qui subissent un déclin substantiel aux VIIe et VIIIe siècles (p. 245, 288), ainsi que Mamshit (Mampsis-Kurnub) et 'Avdat (Oboda), qui ont certes continué à être habitées au VIIe siècle, mais où un sérieux déclin peut être repéré. Le destin de Mamshit reste difficile à expliquer, mais ne semble pas lié à des destructions occasionnés par les conquêtes ; dans le cas de 'Avdat, il semble bien qu'un tremblement de terre, au début du VIIe siècle, ait durablement endommagé le lieu (p. 314).

(9) Ni la Galilée, ni le Golan, ni le Néguev ne furent affectés par les conquêtes perse et arabe (p. 15, 288, 314).

BCAI 30 (2016) Avni Gideon: The Byzantine-Islamic Transition in Palestine. An Archaeological Approach., recensé par Guillaume Dye
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

les célèbres analyses de Patricia Crone dans *Meccan Trade and the Rise of Islam* (Princeton, Princeton University Press, 1987), où une lecture critique des sources islamiques la conduisait à remettre en cause l'existence du fameux « commerce mecquois ». Certes, depuis cet ouvrage, Crone a précisé sa position, envisageant la possibilité d'un commerce du cuir, d'une échelle plus réduite que celui envisagé précédemment (10). Il serait intéressant de vérifier si la nouvelle hypothèse de Crone est compatible avec les résultats des recherches archéologiques.

Le chapitre 5 (« The Transformation of Settlement and Society: A Synthesis », p. 300-343) et la conclusion (p. 344-353) proposent une synthèse des analyses précédentes, et plus spécifiquement des facteurs impliqués dans l'évolution des différents sites (11). La question centrale est d'ordre méthodologique : quel(s) modèle(s) adopter pour interpréter correctement les données fournies par l'archéologie ? Considérons par exemple les conquêtes arabes (p. 311-319). Nous avons des sources narratives qui sont tout sauf claires – l'une des conséquences est que nous sommes incapables de déterminer le lieu exact de certaines batailles, rendant pour l'instant impossible toute « archéologie du champ de bataille ». Les conquêtes arabes sont tout simplement *invisibles* du point de vue de l'archéologie (12) – la thèse n'est pas neuve, mais il n'est sans doute pas inutile de la répéter. Cela n'implique nullement que les conquêtes n'ont pas eu lieu : cela signifie simplement qu'elles n'ont pas pris la forme des destructions massives qu'une certaine historiographie (qui n'est toutefois plus guère représentée dans le monde académique contemporain) se plait à répéter : « those who advocate the "non-violent conquest model" point to the lack of archaeological evidence for widespread destruction (…), but the main fighting had consisted of field battles, rather than sieges, and this leaves corpses but no lasting physical trail. And this is true of many conquests » (13).

Que certains phénomènes échappent à l'archéologie est bien connu, et Avni en est conscient : il souligne que la visibilité d'une conquête militaire ne dépend pas seulement des destructions commises, mais aussi de la résilience de la population locale qui peut parfois être capable d'investir rapidement et massivement les ressources lui permettant de rebâtir ce qui a été détruit. Il rappelle ainsi que la conquête de Jérusalem, lors de la première croisade, n'a laissé aucune trace repérable par l'archéologie (p. 318) – et personne ne niera que la ville ait bel et bien été conquise, même s'il paraît nécessaire de relativiser sérieusement les récits qui ont été faits de l'épisode.

Il ne faudrait cependant pas tomber dans un concordisme trop facile. Dans certains cas, les données, ou l'absence de données, archéologiques peuvent être nettement plus significatives. Considérons par exemple le cas de Césarée (p. 316-317), objet d'un long siège et d'une violente conquête selon diverses sources littéraires. Or il semble bien que Césarée ne connaisse aucune trace de dégâts ou destructions attribuables à la conquête arabe (14). Doit-on alors admettre une version adaptée du récit traditionnel (un siège moins long, des combats plus circonscrits), ou doit-on au contraire abandonner la version reçue, et la considérer comme une justification *a posteriori* de l'abandon de Césarée comme capitale provinciale par les autorités musulmanes ? Il est très difficile de répondre, mais la prise au sérieux des données archéologiques et la lucidité sur leurs limites devraient au moins permettre de laisser la question ouverte.

Cela montre bien la dialectique complexe entre sources matérielles (15) et sources narratives. Écrire l'histoire du Proche-Orient du VII^e siècle en se fondant *uniquement* sur les sources matérielles constituerait un travail extrêmement stimulant. Mais, même abstraction faite des difficultés, des incertitudes et des erreurs possibles dans l'usage des méthodes de l'archéologie, de l'épigraphie, et de la numismatique, une telle entreprise ne donnerait qu'une image très limitée et partielle de la réalité historique. La tentation serait alors grande de la compléter par les sources narratives ; tentation justifiée, sans doute, mais qui comporte des risques redoutables, comme ceux d'interpréter systématiquement les données archéologiques à la lumière de ce que l'on croit connaître grâce aux sources narratives (l'ancien péché des archéologues dans ce domaine, auquel Avni ne risque pas de succomber), ou de minorer les données matérielles en les adap-

(10) Patricia Crone, « Qurayš and the Roman army: Making sense of the Meccan leather trade », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 70, n 1, 2007, p. 63-88.

(11) Mentionnons également le très utile appendice II (p. 356-364), qui propose une liste de l'ensemble des sites discutés et des dates supposées de leur abandon ou de leur déclin.

(12) Peter Pentz, *The Invisible Conquest. The Ontogenesis of Sixth and Seventh Century Syria*, Copenhague, The National Museum of Denmark/Collection of Near Eastern Antiquities, 1992.

(13) Robert G. Hoyland, *In God's Path. The Arab Conquests and the Creation of an Islamic Empire*, Oxford, Oxford University Press, 2015, p. 259, n. 40, continuée p. 260.

(14) Kenneth G. Holum, « Archaeological Evidence for the Fall of Byzantine Caesarea », *BASOR* 286, 1992, p. 73-85.

(15) Ce qui ne concerne pas seulement l'archéologie, mais vaut aussi pour l'épigraphie et la numismatique – deux disciplines peut-être insuffisamment mobilisées dans l'ouvrage.

BCAI 30 (2016) Avni Gideon: The Byzantine-Islamic Transition in Palestine. An Archaeological Approach., recensé par Guillaume Dye
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

tant, éventuellement de manière forcée, au cadre du récit traditionnel.

Il n'existe ici aucune solution toute faite, mais c'est peut-être, précisément, la reconnaissance d'une telle tension qui peut provoquer les progrès les plus substantiels dans la recherche. De ce point de vue, en plus de la masse considérable de données qu'il synthétise, l'ouvrage de Gideon Avni constitue un apport remarquable à l'étude de l'histoire de la Palestine et à celle des débuts de l'islam.

Guillaume Dye
(Université libre de Bruxelles, ULB)

BCAI 30 (2016) Avni Gideon: The Byzantine-Islamic Transition in Palestine. An Archaeological Approach., recensé par Guillaume Dye
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net